REPROCHE VÉRITABLE

PAR LA MAJESTÉ DU PEUPLE

A L'ÉPOUSE DU ROI SUR SES TORTS.

FAIT PAR UN CITOYEN LIBRE.

INSTRUCTIONS DU CI-DEVANT COMTE D'ARTOIS.

MADAME,

Vos courtisans, car vous en avez encore, continuent sans doute à vous saluer du titre de Reine. Un citoyen français devenu libre n'est pas flatteur ; il n'exige de vous & n'aime à trouver dans votre jolie personne que les vertus domestiques d'une femme.

Le peuple lui-même, revenu déja sur le compte de Semiramis, d'Elisabeth & de Marie Therese, ne voit pas de bon œil que vous marchiez à si grands pas sur les traces de votre mere. On a parlé beaucoup trop d'elle & de vous, ajoute le peuple, dont nous vous traduisons ici les discours. Il a de la peine à excuser le rôle que vous avez rempli dans la révolution. Tous les ennemis du bien public vous en feront un sujet d'éloge. Les Ministériels, les Mauris, les Dandrés, les Malouets, parleront avec emphase de votre courage dans le danger, de votre dignité dans le malheur, des bons conseils que vous donnez

au meilleur des Rois, mais trop foible & trop bon pour ceux qui l'entourent.

Cette sainte révolution a rappellé le peuple aux idées d'une saine politique, & la saine politique nous dit que l'épouse du chef de l'empire ne doit être que la premiere citoyenne du Royaume. Comme nous l'aurions aimée, ainsi parle ce bon peuple, si toute entiere à ses devoirs de femme, elle n'eût point écouté des conseils perfides qui flattoient son amour-propre! Comme nous l'aurions aimée, si, en renonçant aux amusemens d'une jeunesse frivole, écarter loin de la Cour ces jeux ruineux, & se livrer à l'éducation de ses enfans, elle eût ambitionné la gloire d'être le modele des meres de famille! Antoinette, Antoinette, qu'il vous seroit encore aisé de vous rendre favorable l'opinion publique, qui jusqu'à ce moment s'est montrée peut-être un peu sévere à votre égard. La France vous idolâtroit, quand bravant l'étiquette puérile, vous rameniez les jeux innocens dans une Cour qui ne connoissoit que les honteux plaisirs de la prostitution. Que vous étiez belle alors; le peuple se portoit en foule sur vos pas, & des applaudissemens non mendiés se prologeoient long temps après votre passage.

Il n'en est plus tout-à fait de même aujourd'hui: cette triste nuance vous a frappée sans doute, & vous y avez été sensible d'abord. Puis vous avez interrogé vos familiers sur cette différence d'accueil; ils ont taxé le peuple d'injuste ou d'inconstance. Ah! ne croyez pas ces méchans; le peuple n'est ni injuste ni inconstant. A-t-il varié un seul jour sur le caractere moral de votre époux & sur l'attachement qu'il lui porte? Quand le despotisme pesoit le plus sur la nation, est-ce contre le chef que la Nation a murmuré? Le froid accueil que vous en avez reçu naguere encore, a une cause que vous pourriez

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

soupçonner ne remonter pas pour cela au mois de juin 1789, quand des femmes plus que suspectes, les Polignacs, vous applanissoient la route qui mene au repentir; quand on vous faisoit servir d'instrument à des intérêts qui n'étoient pas ceux de la Nation; quand à la fin de septembre de la même année, on vous détermina à cette étrange démarche de paroître à cette orgie des Gardes-du-Corps, & d'y porter ce rejetton de tant de Rois, de le présenter comme un saint Sacrement, & de sourire à toutes ces horreurs; cette indigne démarche vous valut la nuit du 5 au 6 octobre. Le peuple satisfait d'avoir sauvé son chef & de le posséder à l'abri de tout danger, s'étonna lui-même de la justice qu'il s'étoit rendu par ses mains. Antoinette, vous vîtes comme il s'empressa de vous dédommager au château des Tuileries de ce qui venoit de se passer au château de Versailles. Le peuple fut quelque temps tranquille, & s'applaudit du succès de la leçon; mais ce calme ne dura pas long-tems; toutes ses craintes se renouvellerent à la vue des mouvemens qui recommencerent à avoir lieu autour de vous, & qu'on ne put tenir assez secret.

Eh quoi! se dit alors le peuple, nous avons mis en fuite Polignac & Vermont, & d'autres personnages plus importans; nous avons écarté du trône les viles harpies qui le souilloient: & cependant le trône continue à servir de foyer aux projets les plus incendiaires & les plus sinistres! Le Roi se place de lui-même à la tête de la révolution pour la faire avancer vers son terme avec plus de rapidité, & sa compagne se prête à tout ce qui peut en ralentir le cours; car on prétend que c'est vous qui lui arrachâtes cette réponse, que tout bon Français doit oublier. Antoinette! il est bon que vous ayez une fois sous vos yeux la série des torts que vous donne

le peuple auquel vous ne prenez pas le soin de fermer la bouche par une conduite plus conforme du moins aux convenances du nouvel ordre des choses. Apprenez donc que depuis long-temps on vous reproche un luxe de fantaisie, un faste mal placé, des caprices dispendieux, une forte passion pour des jeux ruineux, qui n'ont pas nui à creuser l'abyme du déficit, & qui font un contraste si choquant avec l'esprit d'ordre & d'économie, les goûts simples du Roi votre époux. On vous reproche ce rocher & ces cabanes du hameau de Trianon, construits à grands frais, dans un temps où les masures de l'agriculture tomboient & n'étoient point relevées, faute du plus léger secours qu'il sollicitoit en vain, tandis que tous vos familiers regorgeoient de pensions aux dépens de la nation. On vous reproche de n'avoir pas encore su apprécier le caractere du Roi votre époux : pouvant être la plus heureuse des femmes, la nature vous ayant favorisée d'une jolie figure, bien faite de corps, jouissant d'une parfaite santé, les grâces, la gaîté, suivent vos pas ; un mari qui n'a jamais aimé que vous ; vous n'aviez aucun chagrin domestique pour motiver & justifier le besoin de vous distraire en cherchant à jouer un rôle. On vous reproche de n'avoir pas épousé les intérêts de la France, en épousant le Roi des Français, & d'être restée autrichienne chez un peuple qui vous eût desiré française. La faute principale en est due sans doute aux conseils perfides de votre frere, & à ceux qui ont parachevé votre éducation. Qu'espérer des leçons d'un Breteuil, d'un Cardinal de Rohan, d'un abbé de Vermont, d'une Polignac, & de tous les princes fugitifs ?

On vous reproche cette correspondance mysterieuse avec vos freres. On va jusqu'à dire qu'une partie de deniers Nationaux ont pris, sous votre nom & par

vos ordres, la route de l'Allemagne, de l'Italie & de l'Eſpagne. En ce moment même, on vous reproche de tenir encore dans vos mains les principaux fils de la trame ourdie depuis tant de mois, & dont le but eſt d'enlacer le Roi pour le conduire, ſoit à Marſeille, ſoit à Metz, & recemment à Rouen. Pour Marſeille, à moins qu'il vienne *incognito* à l'aſſemblée des Carmes Déchauſſés, je réponds du reſte. On vous reproche ces conſeils ariſtocratiques tenus dans vos petits appartemens, ce Comité Autrichien, dont l'influence ſe fait ſentir au ſein même de l'Aſſemblée Nationale, & les depêches, redigées par les vils miniſtres du Roi, ſervent de codes à nos mercenaires ambaſſadeurs. On vous reproche ces airs dédaigneux & mépriſans qui vous rend laide, dont, malgré la diſſimulation qu'on vous ſoupçonne, vous accueillez la Garde-Citoyenne, qui cependant a quelques droit peut être à votre reconnoiſſance. Rappellez-vous du 5 au 6 d'octobre. On vous reproche de ne pas tenir votre parole Ne vous êtes vous pas engagée à élever vos enfans dans les principes de la conſtitution françaiſe? Eh bien, le peup'e eſt inſtruit que vous ſouffrez qu'il leur ſoit donné des leçons contraires : c'eſt dans la Gazette de Paris, dans Sabatier, les Pelletiers & les Actes des Apôtres, que le Dauphin, dit-on, étudie les droits du Citoyen & les devoirs du Monarque; c'eſt dans de pareils ouvrages incendiaires qu'il apprend à reſpecter & à aimer la nation dont il aura l'honneur d'être le chef. On vous reproche enfin de connoître aſſez peu vos intérêts pour détourner le Roi votre époux d'une conſtitution qui, en aſſurant ſes droits, conſolide auſſi les vôtres; car ſi lecontraire arrivoit, que gagneriez vous? à voir couler du ſang gratuitement. Les décrets de l'auguſte Aſſemblée ſont entre les mains du peuple, n'eſperez pas que la nation

retrograde. *La liberté ou la mort*, voilà sa déviſe.

Antoinette, faites taire tous ces bruits alarmans pour nous, injurieux pour vous, en prenant déſormais une attitude plus franche.

Ce n'eſt pas aſſez de vous étayer de vos enfans, quand vous vous produiſez en public. Le public, plus clairvoyant, vos flatteurs diront, plus ombrageux, mais nous, diſons plus inſtruit depuis qu'il s'eſt rendu libre, croit vous pénétrer & lire dans votre ame, & vous ſuppoſe des intentions qui, nous aimons à le croire, ne ſont pas toutes fondées. Il ne voit en vous qu'une actrice de comédie. Le paſſé le met en garde contre l'avenir, & le refroidit ſur le préſent; car ce n'eſt pas aſſez que vous ayiez dit à l'honnête Châtelet que vous aviez tout oublié, & que vous aviez tout vu; tant pis, il ne faut rien oublier, ſi vous voulez vous corriger; car le peuple a de la mémoire, & il n'oubliera lui, que ce qu'il ne lui importera pas de ſe rappelle. Rappellez-vous avec lui, que les Reines de l'antiquité filoient les habits de leurs époux; leurs filles préſidoient aux détails domeſtiques. Rappellez-vous que les Princeſſes qui ont franchi le ſeuil de leur palais, pour porter leurs regards au dehors, celles qui ont quitté la quenouille pour toucher au ſceptre, peu d'entr'elles ont eu à s'en applaudir.

Ne taxez pas d'ingratitude une nation qui ſe permet contre vous tous ces reproches : car enfin, qu'avez-vous fait pour elle, ſe demandera le peuple? He bien! parlez, Antoinette; qu'avez-vous fait pour cette Nation? Et le pauvre peuple au contraire que n'a-t-il pas fait pour vous? Vous imaginez-vous que quelques paroles vagues, inſignifiantes & arrachées par les circonſtances ou par la peur, ſuffiſent pour le ſatisfaire & le raſſurer, tandis que vous vous donnez tous les mouvemens poſſibles pour le plonger

dans les fers? Ah! craignez qu'il ne vous donne une part à tous les événemens fâcheux dont il sera la victime. Le sang qui fume encore à Nancy fut versé sous les ordres d'un homme suspect à la nation, mais avoué par la cour. Les troubles de Brest, c'est Albert de Riom; la cour a ressenti du chagrin de sa démission; mais peut-être le peuple n'a-t-il à se plaindre de vous, que parce qu'il a été calomnié auprès de vous. Connoissez mieux le peuple & ses droits; toutes les révolutions sont faites par lui & pour lui. Pour lui & par lui votre époux existe & regne; c'est lui dans les états-généraux qui nomma Hugues Capet Roi, au détriment de l'héritier du Trône, attendu qu'il en fut jugé indigne. C'est au tribunal du peuple que les rois & leurs agents doivent être cités; le veto du peuple est avant & au dessus de tout autre. La majesté de la nation fait seule toute la gloire du Trône.

Compilé par un Sapeur.

Dettes du ci-devant Comte d'Artois.

D'Artois, jetté par le hasard de la naissance dans la maison regnante, jouit à ce titre d'un apanage, espece d'extension d'honoraire accordée au premier fonctionnaire de l'état. C'est donc dans les revenus de son apanage que l'illustre débiteur doit trouver les ressources qui peuvent satisfaire ses créanciers. Sa dette s'éleve à 19 millions; ses revenus sont de 2 millions cinq cent mille livres. Il est de son honneur d'assembler ses créanciers, & de subir la loi qu'ils voudront lui imposer; car le créancier est maître, & le débiteur esclave. Opulent, il fut pauvre, puisque ses immenses revenus ne suffisent pas à sa prodigalité: réduit à des revenus médiocres, il sera riche, si devenu sage par l'expérience, & se régénérant avec la France entiere, il borne ses desirs à ses facultés; ou si son auguste frere,

comptant peu sur cette conversion, veut sauver à la famille royale le déshonneur d'une banqueroute, il peut détourner annuellement en faveur du comte d'Artois un filet du fleuve d'or que la générosité françoise fait couler autour du Trône : que les familles particulieres s'occupent des intérêts des membres qui la composent. Les représentans de la nation doivent, planant sur les têtes individuelles, ne fixer leurs regards que sur les intérêts généraux. Mais le Roi a promis d'acquitter les dettes de son frere.... Eh bien ! qu'il les acquitte ; mais des deniers de son énorme liste civile ; car il n'a dû ni pu promettre que la nation payeroit sans le consentement de la nation. Or, la nation françoise deviendroit le complice d'un dissipateur fugitif ; elle redescendroit jusqu'à l'avilissement du despotisme, en souscrivant à une promesse qu'a fait un autre ; & c'est trop de s'appauvrir & de s'avilir à la fois, pour un fugitif soupçonné de projets funestes à la patrie, autour de qui se rallient les ennemis insensés de notre régénération.

PRUDHOMME.

A PARIS, de l'Imprimerie des Révolutions de France.